L'équatorial pour la valeur de 450 guinées, et le cercle mural pour 700 guinées (1).

Quant à la lunette méridienne, elle fut commandée à Paris, chez M. *Gambey*, pour une valeur de *fr.* 21,500. M. *Bouvard*, de l'institut de France, et l'un des astronomes de l'observatoire de Paris, qui se trouvait alors accidentellement à Bruxelles, voulut bien se charger de cette négociation et signer le contrat pour le Gouvernement (2).

On commanda aussi deux pendules astronomiques; l'une chez M. *Knebel* à Amsterdam, et l'autre chez M. *Kessels* à Altona, en Danemark.

Pendant mon voyage en Angleterre, j'avais en outre

(1) Ces deux instrumens sont presqu'achevés. Plusieurs astronomes anglais, parmi lesquels je citerai MM. *South* et *Herschel* ont bien voulu s'intéresser à leur construction; ce dernier savant écrivait vers le milieu de 1830 que l'équatorial pourrait être livré à l'époque de la Noël de la même année, et le cercle mural dans le courant de 1831. Les artistes ont écrit depuis pour annoncer que les instrumens étaient effectivement avancés, et exprimaient en même temps le désir d'obtenir un à compte sur les avances qu'ils avaient été forcés de faire. Le budget de 1833 vient d'allouer les fonds nécessaires pour payer l'équatorial.

(2) M. Gambey reçut avant la révolution un à-compte de fr 12,000 sur son instrument, qui est terminé. Le budget de 1831 accorda les fonds nécessaires pour payer complétement cet instrument, ainsi que la pendule de M. *Kessels*. Quant à la pendule de M. *Knebel*, elle doit être payée depuis long-temps, et se trouve déposée à l'observatoire d'Utrecht.

fait l'acquisition d'un assez grand nombre d'instrumens de moindre dimension, qu'on avait payés sur-le-champ aux artistes, et que j'avais rapportés avec moi. Parmi ces instrumens se trouvait un excellent appareil de *Troughton* pour mesurer l'inclinaison de l'aiguille aimantée, et un autre appareil du même artiste, pour observer à la fois la déclinaison et la variation diurne de l'aiguille. Je me suis servi de l'un et de l'autre, pour observer à Bruxelles les élémens de l'action magnétique de la terre, qui, pour le dire en passant, n'avaient encore été observés dans aucun lieu de ce pays.

J'avais également rapporté le pendule invariable dont s'était servi M. le cap. *Sabine*, dans son voyage scientifique aux régions polaires; et que ce savant avait consenti à céder à notre observatoire. L'état du bâtiment n'a pas encore permis de mettre cet instrument précieux en expérience.

Jusque là, je ne possédais point d'instrumens de météorologie; je crus cependant utile de réunir tout ce qui était nécessaire pour cultiver avec fruit cette branche intéressante de la physique. Je jugeai qu'il serait surtout avantageux de former simultanément des observations sur différens points du royaume, avec des instrumens comparés. Je parvins à déterminer plusieurs physiciens à me seconder dans cette entreprise pénible, et j'engageai le Gouvernement à faire l'acquisition des instrumens nécessaires. On me remit en effet huit baromètres; et plus tard, un même nombre de thermomètres et d'hygromètres que je m'occupai de vérifier et de comparer

entre eux. Quelques-uns de ces instrumens ont été distribués à des physiciens, sous condition de concourir à un ensemble d'observations ; d'autres pourront être distribués encore dans des stations importantes, telles qu'Ostende et Anvers.

Cependant, les travaux de l'observatoire qui avaient commencé avec activité, se ralentissaient peu à peu ; et vers la fin de la seconde année, c'est-à-dire en 1828, la maçonnerie s'élevait à peine à la hauteur du premier cordon. Je me plaignis à plusieurs reprises de la lenteur des travaux, qu'on suspendit entièrement lorsqu'on eut épuisé le premier fonds de 20000 florins. La ville réclamait de nouveaux subsides ; et le Gouvernement se refusait à en accorder, alléguant les sacrifices qu'il était forcé de faire pour les instrumens ; il soutenait d'ailleurs que, puisque la ville avait jugé à propos de mettre en adjudication pour 60000 florins de travaux au lieu de 20000, c'était à elle de suppléer pour ce qui pouvait manquer encore. Il fut convenu en dernier lieu que, moyennant une nouvelle somme de 40000 florins prêtée par le gouvernement, la ville de Bruxelles se chargerait de terminer les travaux. On reprit en effet les constructions, mais toujours avec les mêmes difficultés, toujours avec une lenteur désespérante. Le Gouvernement, sur mes instances réitérées, crut alors devoir fixer un terme pour l'achèvement des travaux, et la régence s'engagea en effet à rendre le bâtiment habitable pour la fin de 1830.

Les toits étaient couverts, les croisées étaient en

place ; et les travaux touchaient à leur fin ; lorsque les événemens politiques qui éclatèrent à Bruxelles au mois de septembre de la même année, les firent cesser de nouveau et remirent un instant en doute l'existence de l'observatoire. Pendant la journée du 7 septembre, un parti de volontaires liégeois s'était jeté dans l'intérieur de l'observatoire ; on tirailla par les fenêtres ; le sang coula en plusieurs endroits, mais le bâtiment résista à cette nouvelle épreuve des balles et des boulets.

On remit en place les carreaux qui avaient été cassés ; l'on répara les toits endommagés en quelques endroits et de nouvelles démarches furent faites auprès de la ville et du ministère pour déterminer l'achèvement des travaux. Ce qui restait à faire s'élevait à la somme de 6000 florins, valeur à peu près équivalente à ce qui devait rester de disponible sur les fl. 40000 avancés en dernier lieu par le gouvernement. Mais le trésor de la ville était épuisé ; il fallut se réduire au stricte nécessaire et se borner pour le moment à n'achever que l'une des ailes, afin de mettre au moins les instrumens à couvert, et de commencer les premiers travaux astronomiques Ces constructions partielles ne devaient s'élever qu'à la somme de fl. 2000, et le Gouvernement consentait encore à en faire les avances dans l'intérêt de ses instrumens et du bâtiment qui commençait à souffrir et à se dégrader par l'humidité. La régence sentit en effet la justesse de ces observations, et demanda le nouvel emprunt qui lui fut aussitôt accordé par un arrêté de M. le

Régent de la Belgique, sur la proposition du ministère de l'intérieur.

Au moment où l'on s'attendait à voir recommencer les travaux, un nouvel incident vint encore renverser toutes les espérances, et fit naître de nouvelles entraves qu'on était loin de prévoir.

Les entrepreneurs exigèrent une somme de fl. 4580, pour montant des dégâts faits au bâtiment de l'observatoire dans la journée du 7 septembre 1830, savoir :

Pour réparation des croisées, toitures, plafonds, etc., ci	2355
Pour matériaux, portes, grillages, planchers, rampes d'escaliers, barreaux des fenêtres, des caves et carreaux de Namur en train à la pose. .	2225
	4580

Je ne ferai aucune remarque sur cette estimation ; je désire aujourd'hui plus que jamais, me tenir en dehors de tout ce qui se rapporte à l'entreprise.

En faisant valoir leurs prétentions, les entrepreneurs refusèrent de reprendre les travaux, à moins que la régence ne reconnût préalablement que leur créance pour le montant des dégâts, était fondée, et alors même ils ne consentaient à achever le bâtiment qu'en prenant, sous forme d'à compte sur cette même créance, les fl. 2000 destinés à payer les travaux.

Ces nouvelles discussions amenèrent de nouvelles lenteurs, et firent naître un danger plus sérieux encore que tous ceux qui l'avaient précédé, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que d'ajourner, ou en d'autres termes de laisser tomber en ruines l'observatoire, avant même qu'il ne fût achevé. Quelques représentans, surpris de voir figurer au budget un établissement qui n'était point encore en activité, lui refusèrent toute espèce de subside, et proposèrent d'envelopper dans la même disgrâce l'astronome et son observatoire (1).

Cette proposition m'a touché de trop près pour que je puisse ici, en mettant de mon côté les apparences de l'impartialité, vous témoigner mes remercîmens, M. le bourgmestre, ainsi qu'à plusieurs honorables députés, pour la chaleur avec laquelle vous avez défendu les intérêts de la science, invité la chambre à ne pas mettre le gouvernement dans l'impossibilité de remplir ses engagemens, et cherché à conserver au pays le seul monument astronomique qu'il possède.

J'ai essayé de rappeler en peu de mots les circonstances pénibles par lesquelles a passé l'observatoire de Bruxelles, et tous les périls qui ont entouré sa naissance ; j'ai cru devoir vous faire grâce de quelques projets particuliers émis d'une manière peu sérieuse sans doute, et qui tendaient à convertir cet établissement scientifique en

(1) La commission du budget proposa en effet de refuser les subsides pour 1832 ; mais M. De Theux, qui en était président, déclara ensuite dans les termes les plus bienveillans, qu'il n'insistait pas sur cette suppression ; lui-même depuis a pu, comme ministre, contribuer à l'achèvement des travaux, qui ont vu se succéder huit ministères différens.

magasin à poudre, voire même en *abattoir;* comme si l'on eût cherché à le faire passer par tous les obstacles, par toutes les épreuves les plus dangereuses qu'il était humainement possible de prévoir (1). Mais aujourd'hui, l'avenir des sciences se présente chez nous sous un aspect plus rassurant; le temps est venu où nous verrons enfin l'observatoire consacré à sa véritable destination, contribuer à développer l'étude et le goût de sciences trop long-temps négligées parmi nous, et devenir un des établissemens du royaume que l'étranger éclairé visitera avec le plus d'empressement.

C'est à votre zèle éclairé, Monsieur le bourgmestre, que nous devons l'aplanissement des derniers obstacles qu'opposaient encore à la reprise des travaux, les prétentions de MM. les entrepreneurs. Ces travaux sont avancés à tel point, qu'un mois sera plus que suffisant pour les terminer. Dès à présent même je puis faire usage des salles qui sont en état de recevoir les instrumens de moindre dimension (2). Mon désir le plus vif est de pouvoir sortir de l'inactivité forcée où je me suis trouvé; de pouvoir remplir la mission qui m'est confiée; et d'être à même de travailler d'une manière utile à la science. Comme

(1) Depuis que cette lettre est écrite, il a été question de convertir l'observatoire en hôpital de cholériques.

(2) Je ne tarderai point à pouvoir ouvrir aux amis des sciences, la bibliothèque de l'observatoire, qui, bien qu'à sa naissance, s'est enrichie déjà de dons précieux offerts par des savans étrangers, et d'ouvrages qu'on chercherait vainement dans les autres bibliothèques du royaume; je me ferai également un plaisir d'y

citoyen, je dois rougir même du soupçon de pouvoir être rangé parmi les *sinécuristes*, vraie lèpre des budgets, et, comme astronome, je ne dois pas oublier quelle responsabilité j'ai contractée devant le monde savant, en me chargeant d'organiser un observatoire et de créer tout, là où il n'existait rien encore pour l'astronomie d'observation.

Je vous prie, M. le bourgmestre, etc.

A. Quetelet.

Bruxelles, le 15 décembre 1831.

NB. L'observatoire, aujourd'hui, se trouve dans un état beaucoup plus satisfaisant. Grâce à la sollicitude du gouvernement pour l'avancement des sciences et à l'appui qu'il a trouvé dans la Chambre et le Sénat, nous serons bientôt en possession des beaux instrumens qui avaient été commandés par le gouvernement précédent; il ne reste plus à payer que le cercle mural, dont le prix figure au budget de 1834.

joindre ma propre collection et les nombreux journaux scientifiques que je reçois. Cette ressource peut être utile dans une ville, où se trouve à la vérité une bibliothèque de près de 140,000 volumes, et de plus de 6000 manuscrits, mais qui, loin de posséder des journaux scientifiques, n'a pas même les ouvrages les plus marquans que la science a produits dans ces derniers temps.

Les constructions de l'observatoire sont également très-avancées. La régence vient d'informer le Gouvernement que des ordres ont été donnés pour qu'on reprît sous peu les travaux et les réparations qui deviennent de plus en plus indispensables pour la conservation des instrumens et des livres de la bibliothèque. Les deux tourelles seront également achevées, de sorte qu'il sera possible d'y placer l'équatorial dont le paiement vient d'être accordé par le dernier budget.

Dans l'état actuel des choses, il a été difficile de faire répondre l'observatoire au but de son institution. Les seules observations régulières qu'on ait pu faire, jusqu'à présent, ont pour objet la météorologie, des observations au méridien pour le règlement des pendules et des chronomètres, diverses séries d'observations au cercle répétiteur pour la détermination de la latitude, et des observations d'occultations d'étoiles et d'éclipses des satellites de jupiter; mais le télescope qui sert pour ces dernières observations, laisse trop à désirer pour permettre d'en attendre des résultats bien avantageux.

Notice historique sur le Commandeur de Nieuport.

—

Charles-François le Prud'homme d'Hailly, vicomte de Nieuport, issu d'une ancienne famille de la Flandre, naquit à Paris, le 13 janvier 1746, pendant que la maison de ses parens, à Gand, était occupée militairement par le maréchal de Saxe.

Reçu dès le berceau dans l'Ordre de Malte, il fut élevé au collége de Louis-le-Grand où il fit de brillantes études. Au sortir du collége, il passa au service d'Autriche, sous le règne de Marie-Thérèse, et fut nommé lieutenant au corps du génie. Quelque temps après, il obtint un congé, et alla faire ses caravanes à Malte. Ayant été chargé, à l'âge de quarante ans, des affaires de son Ordre près de la cour des Pays-Bas, il rentra dans sa patrie; et, décidé à s'y fixer, il échangea une commanderie qu'il avait obtenue dans la Brie, contre celle de Vaillampont, près de Nivelles.

Ici commence véritablement sa carrière scientifique. Il s'était peu occupé de sciences depuis sa jeunesse, comme il le disait souvent lui-même, et ce n'est guère que vers l'âge de quarante ans qu'il se mit à reprendre sérieusement l'étude des mathématiques.

En France, il avait été en relation avec plusieurs savans illustres, et entre autres avec D'Alembert, Bossut et Condorcet; à Bruxelles, l'Académie royale

des sciences et belles lettres, qui venait d'être instituée par Marie-Thérèse, s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres; et elle a reçu de lui une série de recherches intéressantes sur différens points des sciences mathématiques, qu'elle a insérées successivement dans le recueil de ses Mémoires (1).

La révolution française ne tarda pas à éclater; et les commanderies furent supprimées : M. De Nieuport perdit la sienne, sans obtenir aucune indemnité. Il supporta avec fermeté cette perte qui le laissait sans fortune, et chercha dans l'étude et le silence de la retraite, un noble soulagement à ses revers. Il avait présenté, depuis plusieurs années, à l'Académie Royale des sciences de Paris, deux mémoires d'analyse; mais

(1) Voici les mémoires insérés par M. *De Nieuport* dans le Recueil de l'ancienne Académie de Bruxelles.

Tom. II. Essai analytique sur la mécanique des voûtes. 90 pages.

Mémoire sur les courbes que décrit un corps qui s'approche ou s'éloigne en raison donnée d'un point qui parcourt une ligne droite. 11 pages.

Sur la manière de trouver le facteur qui rendra une équation différentielle complète, etc. 4 pages.

Tom. IV. Mémoire sur les codéveloppées des courbes, avec quelques réflexions sur la méthode ordinaire d'élimination. 16 pages.

Mémoire sur la propriété prétendue des voûtes en chaînettes, etc. 16 pages.

las des retards continuels qu'avait éprouvés leur impression, il était revenu sur cette matière. Une foule de vérités nouvelles se présentèrent à lui, et il résolut de refondre ses deux mémoires en un seul qu'il publia sous ce titre : *Recherches sur l'intégration des équations aux différences partielles qui admettent une intégration de l'ordre immédiatement inférieur.* Ce mémoire, qui est le fruit de profondes et pénibles recherches, fait partie du Recueil qui parut en 1794, sous le titre : *Mélanges mathématiques, ou Mémoires sur différens sujets de mathématiques tant pures qu'appliquées* (1). Je n'entreprendrai pas de donner une analyse des travaux intéressans que renferme ce Recueil, parce que l'auteur l'a fait lui-même dans un *avant-propos*, écrit avec la clarté qui caractérise généralement ses autres ouvrages.

Dans le second Recueil des *Mélanges*, qui parut en 1799 (2), M. De Nieuport revint encore sur l'intégration des équations aux différences partielles. Ce sujet, dont il s'est toujours occupé avec une espèce de prédilection, s'y trouve traité de manière à lui mériter l'estime et la reconnaissance des savans. « L'importance et la difficulté du sujet, dit-il, justifieront assez la constance avec laquelle je me suis livré à ces recherches arides en apparence, mais en effet bien attrayantes pour l'analyste qui, ne se bornant pas à employer l'al-

(1) A Bruxelles, chez M. Le Maire, in-4°.

(2) A Bruxelles, chez M. Le Maire, in-4°.

gèbre comme un moyen prompt de solution, se plaît encore à éclairer sa marche ténébreuse et à observer la souplesse admirable avec laquelle elle sait se frayer une route à travers les obstacles les plus multipliés. »

On trouve encore dans les *Mélanges* quelques mémoires sur des questions de mécanique, et des solutions de plusieurs problèmes de géométrie, qui, peut-être, méritaient moins de figurer à côté des écrits précédens.

L'empire, en succédant à la république, n'apporta aucun changement dans la fortune du commandeur; mais, comme il l'avouait lui-même, à cause du refus qu'il fit constamment d'accepter les faveurs qui lui étaient offertes. Les seules qui pussent flatter son amour-propre et ne point alarmer sa noble fierté, étaient celles qui lui étaient décernées par ses pairs, et qui étaient la récompense de ses travaux scientifiques. L'Institut de France, dès son organisation, avait appelé M. De Nieuport au nombre de ses membres correspondans. Notre compatriote paya son tribut par deux mémoires : l'un *sur l'équation générale des polygones réguliers*, l'autre *sur un problème présenté par D'Alembert.*

En 1802, parut le Mémoire *sur l'intégrabilité médiate des équations différentielles, d'un ordre quelconque, et entre un nombre quelconque de variables*, pour faire suite aux *Mélanges mathématiques* (1). L'auteur entend

(1) A Bruxelles, chez M. Le Maire.

par intégrabilité *médiate*, l'aptitude à devenir une différentielle exacte au moyen d'un facteur. L'idée de cet ouvrage lui a été suggérée par des recherches de P. Franchini, *sur l'intégration des équations différentielles.* Le Mémoire porte cette épigraphe touchante

Has mihi nemo invidit opes ; hæc una supersunt
Et jam vergenti sat erunt solatia vitæ.

L'*Essai sur la théorie du raisonnement* parut en 1805. L'auteur n'avait eu d'abord en vue que d'examiner jusqu'à quel point on pourrait appliquer aux sciences en général la méthode géométrique, et d'ajouter quelques notes sur ce sujet à la *logique* de Condillac; mais en donnant successivement du développement à ses idées, il finit par former un travail complet. «Mon seul guide a été cette précieuse habitude de réfléchir, qu'on contracte par l'étude des sciences exactes. On jugera, par le peu de livres que je cite (et je cite tous ceux que je connaissais), combien j'étais étranger à cette matière. » L'étude de la philosophie lui fit sentir le besoin d'approfondir les anciens; et à l'âge de 60 ans, il se remit à apprendre la langue grecque avec la même ardeur qu'il avait repris les mathématiques à l'âge de quarante. Platon devint son livre de prédilection et presque son unique étude.

Lors de l'érection du royaume des Pays-Bas, en 1815, M. De Nieuport fut appelé à la seconde chambre des

États-Généraux ; il rentra en même temps à l'Académie royale de Bruxelles qui venait d'être réorganisée (1); et fut nommé successivement membre de l'Institut des

(1) Les *Nouveaux Mémoires* de l'Académie contiennent les écrits suivans que M. *De Nieuport* y a insérés ;

Tome I. Mémoire contenant l'esquisse d'une méthode inverse des formules intégrales définies. 36 pages.

Mémoire sur une propriété générale des ellipses et des hyperboles semblables. 28 pages.

Mémoire sur l'équilibre des corps qui se balancent librement sur un fil flexible, et sur celui des corps flottans. 22 pages.

Mémoire sur un cas de la théorie des probabilités au jeu, 14 pages.

In Platonis opera et Ficinianam interpretationem animadversiones. 30 pages.

Mémoire contenant quelques réflexions sur des notions fondamentales en géométrie. 20 pages.

Tome II. Mémoire sur la pression qu'un même corps exerce sur plusieurs appuis à la fois. 44 pages.

Mémoire sur la métaphysique du principe de la différentiation. 58 pages.

Tome III. Mémoire sur une question relative au calcul des probabilités. 11 pages.

Ce mémoire, qui même n'est point terminé, est le dernier ouvrage de M. *De Nieuport*. La continuation en est due à M. *Dandelin*. A la fin du mémoire se trouvent ces quatre vers latins :

Hic me luctantem frustra octogesimus annus
Occupat ; hic artem, invitus, pennamque repono.
Nunc onus excipiant quibus est integra juventus ;
Me jubet hic ætas studiis imponere finem.

Pays-Bas (1), de l'Académie royale de Stockholm et de plusieurs autres sociétés savantes. Il vit en même temps son sort s'améliorer par les bienfaits du Roi, et, avec le titre de chambellan, il reçut la croix du lion Belgique ; mais, fidèle aux statuts de l'ordre de Malte, il ne porta point cette marque distinctive. « Nous devons chercher à les mériter toutes, mais notre devoir est de n'en porter aucune », disait-il, bien différent en cela de beaucoup de gens qui aimeraient mieux les porter toutes que de chercher à en mériter une seule.

Pour témoignage de sa reconnaissance, il dédia au Roi son dernier ouvrage intitulé : *Un Peu de Tout, ou Amusemens d'un Sexagénaire, depuis* 1807 *jusqu'en* 1816 (2). Ce sont des entretiens sur la théorie des probabilités, des observations sur la littérature, la philosophie et les langues. On y trouve aussi des poésies grecques et latines de l'auteur. On aurait tort de traiter ces délassemens d'un vieillard avec trop de sévérité ou d'y attacher plus d'importance qu'il ne le faisait lui-même. « Mon unique but, dit-il, est de laisser, avant mon départ, un petit souvenir à mes amis et à mes connaissances. Si, cependant, quelques exemplaires parviennent entre les mains des personnes dont je n'ai pas l'avantage d'être

(1) Le recueil de l'Institut des Pays-Bas contient un mémoire de M. *De Nieuport*, sur la mesure des arcs elliptiques, qui a été traduit en hollandais et enrichi de notes par M. *Van Utenhove*.

(2) A Bruxelles, chez P.-J. *De Mat*, in-8°, 1818.

connu, j'espère qu'elles y trouveront partout l'homme bon, juste et honnête : et c'est à quoi se borne mon ambition. » Ce sont des qualités qu'on ne lui refusera certainement pas, après avoir lu ses opuscules, et si l'on n'y trouve pas le cachet d'un talent littéraire, du moins on doit être surpris de la grande variété de connaissances dont il fait preuve.

Je ne retracerai point ici, en historien fidèle, tous les événemens de la vie de M. De Nieuport ; ces événemens ont trop peu d'importance, surtout ceux qui se rattachent à ses premières années. Il répétait lui-même que sa carrière octogénaire avait été partagée en deux parties dont la première avait été consacrée à l'oisiveté et l'autre au travail. Ce singulier partage est justement ce que la vie de notre compatriote offre de plus remarquable ; et c'est dans la connaissance de sa personne qu'il faut en chercher les causes. Peut-être les détails que je vais présenter pourront-ils conduire à cette connaissance ; on voudra bien m'excuser si je me trouve souvent dans le cas de citer des faits qui me sont personnels ; j'écris de souvenir, et j'ai cru ne devoir mentionner autant que possible que ce que j'avais vu ou entendu moi-même.

M. De Nieuport avait au delà de 73 ans lorsque je le vis pour la première fois ; je venais d'être appelé à Bruxelles pour remplir une chaire de mathématiques ; mon premier soin fut de courir à la demeure de celui qui, pendant si long-temps, avait été pour ainsi dire le seul représentant des sciences exactes dans nos provinces méridionales. Je trouvai un beau vieillard, d'une taille élevée,

d'un parler brusque, mais plein de franchise et de bienveillance : j'en fus reçu avec bonté ; ma jeunesse, et mon goût pour sa science de prédilection l'intéressèrent en ma faveur ; il avait commencé par me recevoir en père, et peu à peu, en causant de sciences, il finit par se mettre à mon niveau et à me parler, en véritable ami, des divers objets de mes études. Dans son âge avancé, il avait conservé toute l'ardeur, toute la vivacité de la jeunesse ; quand la conversation s'animait, on s'apercevait facilement à ses mouvemens d'impatience, au tremblement de ses mains, à l'agitation de toute sa personne, que sa langue ne suffisait plus à rendre toutes les pensées qui se présentaient presqu'en même temps à son esprit ; son parler était vif, coupé, plein d'images ; j'ai connu peu d'hommes qui eussent un langage plus pittoresque. Sa figure, dont les traits n'étaient pas sans noblesse, et dont la teinte brunie par les feux du midi, contrastait avec la blancheur de ses cheveux, avait une expression animée ; ses yeux étaient petits et bleus, mais pleins de vivacité. Quand la discussion s'échauffait, son geste même avait de l'éloquence, et il ne fallait jamais attendre sa réplique pour connaître le fond de sa pensée.

Il occupait une petite habitation qui lui avait servi de retraite pendant ses revers ; un fidèle serviteur lui était demeuré attaché dans toutes les circonstances de sa vie. Le rétablissement d'une partie de sa fortune ne paraissait avoir apporté aucun changement dans son intérieur.

Il se tenait habituellement dans sa bibliothèque, qui

était assez peu fournie, mais qui suffisait amplement à ses besoins ; car il lisait peu de livres, mais il usait ordinairement ceux qu'il lisait ; à peu près comme Euler qui, dit-on, renouvelait annuellement ses tables de logarithmes et sa Bible. Un cabinet voisin de la bibliothèque renfermait un lit sur lequel le commandeur se reposait d'ordinaire tout habillé. « Je fais ma toilette le soir, disait-il, je puis de cette manière me mettre au travail à toute heure de la nuit ; en un instant je suis sur pied. » Cette habitude contractée pendant ses caravanes, avait été reprise pendant la révolution, époque à laquelle il fut contraint de se tenir caché : il l'avait conservée ensuite comme utile à son genre d'études. « Je vois mieux pendant la nuit, continuait-il ; ma lanterne-magique se déroule mieux sur un fond noir. » Il avait aussi l'habitude de travailler en se promenant ; et il ne faisait guère dans son cabinet que les développemens de calculs qui nécessitent des écritures. C'était sur une ardoise qu'il faisait ses premières recherches ; puis il consignait ses résultats sur le papier avec un soin vraiment minutieux. Du reste on concevra cette précaution, si l'on songe à quels désagrémens exposent quelquefois, en mathématiques, un seul caractère mal indiqué.

M. De Nieuport portait fort loin l'amour de l'exactitude, surtout dans tout ce qui était nombre. Je le trouvai un jour très-mécontent d'un article biographique qui venait de paraître et qui le concernait ; c'était à une époque où les passions étaient encore vivement agitées. Comme il s'était toujours fortement exprimé

contre la révolution qui lui avait été si funeste, et qu'il avait cru voir une tendance aux mêmes excès dans le libéralisme dont le mot alors était nouveau pour lui, je m'imaginai d'abord qu'on avait rudement froissé ses opinions. Je parcourus rapidement l'article, sans deviner le motif de son humeur. « Voici bien nos faiseurs, dit-il, ils m'ont fait naître le 14 au lieu du 13 ; et puis ça se répète : et puis c'est de l'histoire. » « Faire de l'histoire, répétait-il souvent, c'est faire des livres avec des livres. » Et il ne faut pas en conclure que ce fut chez lui faute de discernement. Peu d'hommes lisaient moins de livres que le commandeur ; et il paraît que, dans ses études historiques, il avait eu le malheur de n'employer que des compilations mal faites ; son jugement ne portait donc que sur ces derniers ouvrages. Ses amis lui reprochaient doucement ses préventions ; et, sur leurs instances réitérées, il se mit à lire quelques-uns des ouvrages modernes où l'histoire est considérée sous un point de vue philosophique ; il avoua dès-lors ingénument qu'il s'était trompé. Mais il ne revint guère sur le compte des ouvrages d'érudition, quoique lui-même se fût livré à ce genre de travail, en étudiant les œuvres de *Platon*. C'est faire des livres avec des livres, était toujours son dernier mot. Il ne niait pas l'utilité de ces ouvrages, mais il les estimait peu. Ce ne sont pas là des auteurs, disait-il ; vous me donnez des manœuvres pour des architectes.

J'ai dit que le mot libéralisme l'effarouchait, et ceci tenait plutôt à la nouveauté du mot qu'à la chose en elle-même. « Je ne sais vraiment ce qu'ils veulent,

disait-il ; de mon temps, libéral était synonyme de généreux, qui donne beaucoup. » Comme il n'avait pas l'habitude de dire sa pensée à huis clos, et que son humeur se manifestait toujours d'une manière âpre et souvent mordante, il s'attira de la part des journaux, des articles qui n'étaient guère de nature à le calmer. Peut-être l'aurait-on mieux persuadé de l'idée qu'on devait attacher au mot libéralisme en montrant un peu plus de tolérance envers un vieillard, d'une réputation intacte, d'un savoir profond, et qui, dépouillé de tous ses biens, s'était montré ferme dans l'adversité ; qui avait refusé les bienfaits de l'empire, mais sans jactance et seulement parce qu'il ne croyait pas devoir les accepter. Ces attaques contre sa personne et ses ouvrages littéraires produisirent sur son esprit une fâcheuse impression qui ne s'effaça jamais entièrement. Il s'aperçut que, sans modifier ses principes et sa règle de conduite, il pouvait fort bien s'entendre avec les hommes aux yeux desquels le mot libéralisme était quelque chose de mieux qu'un signe de ralliement pour les partis et les passions ; mais il marqua toujours de la répugnance à se rapprocher de ceux qu'il croyait avoir eus pour ennemis.

Une chose pourra sans doute étonner, c'est son changement d'opinion à l'égard d'un homme qui tint longtemps dans ses mains les destinées de l'Europe. Pendant sa toute-puissance, il avait constamment refusé ses bienfaits ; après sa chute, il paya un tribut d'admiration à ce qu'il avait fait de grand. Je l'ai méconnu, disait-il pendant les dernières années de sa vie ; et on le concevra facilement en considérant l'isolement dans lequel il vivait, et les plaies récentes que la révolution lui avait laissées. A coup sûr, ces aveux n'étaient pas intéressés ; et jamais homme n'est convenu de ses torts avec plus de candeur dès qu'il avait cru les reconnaître.

Comme tous les hommes qui ont une imagination vive et un cœur aimant, M. De Nieuport avait une grande susceptibilité, et se prévenait assez souvent pour ou contre une personne : mais ses retours avaient quelque chose de touchant ; et la manière affectueuse dont il cherchait à faire oublier ses torts, aurait presque fait regretter qu'il n'en eût point eus.

On veut que l'homme dont l'imagination est ardente, demeure constamment impassible ; mais comment conserver toujours le calme nécessaire, et ne point s'affecter en voyant juger avec légèreté ce qui a souvent été l'objet de longues veilles, ou en voyant présenter sous un faux jour les intentions les meilleures, surtout si l'on se sent froissé au milieu des partis, et si l'on veut s'exprimer hautement et selon sa conscience. La vérité n'a de charmes pour le commun des hommes qu'autant qu'elle flatte leurs passions ; elle se trouve honteusement répudiée, si elle ne peut s'accommoder à leurs caprices. L'honnête homme témoin de ces viles transactions, se replie sur lui-même et finit bien souvent par s'isoler ; il trouve du moins dans la retraite ses premières illusions. Peut-être le commandeur ne conservait-il pas toujours cette modération si désirable. L'impétuosité de son caractère lui arrachait quelquefois des mots durs et d'autant moins

pardonnés qu'ils étaient presque toujours spirituels. « Ne m'en parlez pas », disait-il d'un jeune pharmacien qui avait l'habitude de se vanter de ses connaissances en physique; « ne m'en parlez pas; c'est un homme dont les idées sont rétrécies; il voit toujours la nature à travers la canule de sa seringue. » « Quel homme, disait-il d'un autre, il vous désespère par sa lenteur; ses phrases sont comme l'épée de Charlemagne, longues, larges et plates. »

Il est juste de dire cependant que ses réparties ne devenaient un peu vives qu'autant qu'il se sentait blessé lui-même. Il était surtout bienveillant pour les jeunes gens qui abordaient la carrière des sciences. S'il parvenait à les animer, à les mettre à l'unisson avec lui, on le voyait radieux et le cadeau de ses ouvrages était le résultat ordinaire de la visite. S'il se trouvait au contraire frustré dans son attente, on s'apercevait facilement qu'il éprouvait un sentiment pénible. « Ça ne va pas, disait-il, je l'ai essayé, mais il n'a pas mordu. »

Vers la fin de sa vie, M. De Nieuport avait entièrement cessé de s'occuper de mathématiques, non qu'il eût cessé d'aimer cette science, mais il ne se sentait plus l'énergie ni la force de tête nécessaires pour se livrer à de nouvelles recherches. « L'appétit n'y est plus, disait-il, c'est un signe de désorganisation. » Il regrettait surtout de n'avoir pu suivre les recherches des géomètres modernes.

Il craignait l'oisiveté comme le plus grand fléau : aussi les études littéraires qui exigent en général moins d'attention que les sciences, l'occupèrent jusqu'au dernier

instant. Il relisait ses livres favoris, y faisait des annotations, ou s'amusait à composer des vers que lui suggérait l'un ou l'autre passage. L'idée de la gloire qu'il pouvait acquérir par ses propres ouvrages était subordonnée, chez lui à celle du plaisir qu'il retirait de leur composition, aussi passait-il facilement des sciences aux lettres et à la philosophie; mais il paraissait toujours cultiver les lettres et la philosophie comme une application des sciences mathématiques.

Depuis quelques temps M. De Nieuport éprouvait des maux de poitrine, et une gêne continuelle dont il se plaignait fréquemment; ses facultés intellectuelles avaient cependant conservé toute leur force, et le physique n'avait pas éprouvé d'altération bien sensible. Quand je le vis pour la dernière fois, c'était la veille de sa mort, j'étais sur le point de partir pour l'Angleterre; j'allais lui faire mes adieux, j'étais loin de prévoir qu'ils dussent être éternels. Je le trouvai assis à la même place et dans le même fauteuil où je l'avais vu lors de ma première visite; j'étais avec M. Dandelin, qui devait m'accompagner dans mon voyage. Le bon vieillard parut heureux de se retrouver avec nous; il nous tendit affectueusement la main, et nous parla de notre séparation, de l'objet de notre voyage, de nos études. Il reprit bientôt sa vivacité naturelle; puis, comme nous lui demandions quelle était la nature de son mal, « Que sais-je, dit-il gaiement, il n'y a qu'une manière de se porter bien, et il y en a mille d'être malade. C'est toujours la même oppression; c'est mon diable qui me tient

là..... » et il montrait sa poitrine. Le lendemain, vers la nuit, je retournai avec mon ami, à la demeure du commandeur pour avoir des nouvelles de sa santé dont on venait de nous parler d'une manière alarmante. Une faible lumière brûlait dans la bibliothèque où il se tenait habituellement; nous nous arrêtâmes quelque temps, évitant de sonner de peur de troubler peut-être son sommeil... c'était l'heure hélas! à laquelle il venait de rendre le dernier soupir. Il fut sur pied presque jusqu'au dernier instant; son agonie fut courte; le jour de sa mort, il eut quelques instans de délire. Vers 10 heures du soir (20 août 1827) son mal habituel parut agir avec plus de violence; il fut saisi d'un vomissement subit et expira au même instant.

Observations faites à Bruxelles, sur la forme et la densité de la neige.

Pendant le siècle dernier, différens physiciens se sont occupés de la détermination de la densité de la neige, et les résultats qu'ils ont obtenus varient dans des limites assez grandes, comme on peut le voir dans l'*Introductio ad philosophiam naturalem*, de *Musschenbroek*. *Sedileau* avait trouvé que généralement la neige, en se fondant, se réduisait à un volume 5 à 6 fois moindre. *La Hire*, en confirmant cette observation, ajoutait qu'en 1711, il avait observé une neige qui s'était réduite au 12e de son volume, en passant à l'état liquide. Musschenbroek assure avoir vu de son côté, à Utrecht, une neige de forme régulière qui était 20 fois plus légère que l'eau. Depuis les recherches de ces physiciens, je ne sache pas qu'on se soit encore occupé d'observations sur la densité de la neige; on paraît aussi s'être moins occupé de l'examen des formes régulières qu'elle affecte en tombant. On a remarqué généralement que cette forme était hexagonale, mais qu'elle présente des variétés très-remarquables. Musschenbroek, dans son *Introductio*, a représenté 26 formes différentes; dans ces derniers temps, le voyageur Scoresby en a figuré jusqu'à 48.

Le but que j'ai eu, en recueillant de nouvelles observations sur la forme et la densité de la neige, a été plus particulièrement d'examiner s'il n'existait pas de relations entre l'une et l'autre de ces deux choses. Dans cette

vue, j'ai commencé une série d'observations, dont je présente ici les premiers résultats. Je dois faire observer que la manière même dont on recueille la neige, exige les plus grandes précautions pour empêcher la condensation d'avoir lieu. Quelquefois aussi, une quantité assez grande de neige peut se fondre sans qu'on s'en aperçoive; parce que l'eau qui provient de cette fusion, se loge dans les interstices que présente la neige, et augmente ainsi considérablement sa pesanteur spécifique. Dans le tableau que je présente, j'ai pris pour unité le volume d'eau provenant de la fusion de la neige : ainsi la pesanteur spécifique sera l'unité divisée par le nombre de la seconde colonne; les figures sont indiquées d'après l'ouvrage de Musschenbroek.

(*Voir le tableau suivant*).

DATES des OBSERVATIONS.	TEMPÉRATURE moyenne cent.	VOLUME de la NEIGE.	FORMES DE LA NEIGE.
25 novem. 1829.	+ 0,6	5,60	Flocons informes.
16 décembre . .	0,0	7,00	Neige fine sans forme déterminée.
19 »	— 1,0	7,50	
20 »	— 1,9	14,00	Figures 7 et 17.
21 »	— 1,3	8,13	Informe.
24 »	+ 5,0	6,16	»
25 »	— 5,6	7,78	Figures 5 et 7.
10 janvier 1830.	+ 1,3	2,80	La neige fond en tombant.
12 »	— 1,6	10,00	Fig.,très-pet. étoiles.
13 »	— 4,2	10,00	» «
15 »	— 7,5	12,00	» »
6 février	— 12,5(1)	8,80	Figures 3, 4, 5, 7, 12 13 et 17 (2).
17 »	+ 0,4		Gros floc. qui fond. On reconnaît les figures 6 et 7.
25 janvier 1831.	— 7°8	11,00	Formes diverses.
27 »	0,0	8,00	Neige froissée par le vent.
2 février	— 2,2	17,00	Forme ordinaire
30 décem. 1832.	— 1,0	12,30	» »
1 février 1833. .	— 1,0	18,10	» »
8 mars	0,0	10,00	Grandes étoiles.
9 »	— 1,0	11,00	» »
10 »	0,0	6,00	Neige froissée par le vent.

(1) Le thermomètre est descendu, les jours précédens, jusqu'à 15°6 au-dessous de *zéro*.

(2) La neige présentait, ce jour, une grande diversité de formes, quelques étoiles hexagonales étaient aussi agglomérées d'une manière régulière.

Sur la hauteur des marées à Ostende.

M. Timmermans, capitaine du génie, a bien voulu me communiquer sur la hauteur des marées, à Ostende, quelques résultats que sa position l'a mis à même de connaître avec exactitude. D'après ces résultats, la hauteur moyenne des marées ordinaires des pleines et des nouvelles lunes, serait de $4^m,83$; c'est-à-dire que la mer s'élèverait et s'abaisserait de $2^m,415$ relativement aux eaux moyennes. La différence entre les vives eaux et les mortes eaux serait de $1^m,05$; ainsi, la hauteur de la mer, dans les quadratures, ne serait que de $3^m,78$.

Sur l'ancienne aune de Brabant.

L'ancienne *aune de Brabant* vaut 69 centimètres $\frac{564}{1000}$ mais $^1/_2$ centimètre n'étant guère appréciable dans la mesure des étoffes, la longueur de l'aune adoptée généralement dans le commerce, est de 70 centimètres. *L'aune de France* étant évaluée à 120 centimètres par un décret du 12 février 1812, on voit que son rapport à l'aune de Brabant est comme 7 est à 12.

Il est bon d'observer que le commerce français et particulièrement celui de Lyon, se servent de l'ancienne aune de France qui est de 4 lignes plus courte que l'aune métrique.

Arrêté concernant les récompenses à accorder aux meilleurs chronomètres.

Le Ministre de l'Intérieur,

Vu l'arrêté du 24 septembre dernier, par lequel le Roi institue des primes et médailles d'encouragement, à distribuer annuellement aux auteurs belges des inventions et découvertes utiles et des instrumens et machines les plus perfectionnés;

Considérant que, quant aux chronomètres qui seront envoyés à l'exposition, il sera nécessaire de vérifier journellement, pendant un certain laps de temps, l'exactitude de leur marche;

Arrête :

Les auteurs de chronomètres, qui voudront concourir pour l'obtention de primes ou médailles, aux termes de l'arrêté du Roi, du 24 septembre 1832, devront remettre ces instrumens à l'Observatoire astronomique de Bruxelles, avant le 1er janvier de chaque année. Ils y resteront déposés pendant six mois au moins, et leur marche sera observée et annotée chaque jour, par le directeur dudit Observatoire, dans un registre tenu à cet effet, et qui restera constamment ouvert à l'inspection du public.

Le jugement sera prononcé par la commission instituée par l'arrêté Royal précité, à l'intervention du directeur de l'Observatoire.

Une expédition du présent arrêté sera adressée à M. le directeur de l'Observatoire et à la commission administrative du Musée des arts et de l'industrie, avec invitation d'en assurer l'exécution, chacun en ce qui le concerne.

Bruxelles, octobre 1832.

De Theux.

AVIS.

D'après une décision de la Régence, c'est l'horloge de l'hôtel-de-ville qui doit servir de régulateur légal du temps, à Bruxelles; cette horloge marque le *temps moyen*, et sa marche est réglée d'après la pendule de l'observatoire. C'est pour ce motif, que les mouvemens des astres ont été calculés en temps moyen dans cet annuaire; on ne sera donc pas surpris de trouver des différences notables pour les levers et les couchers entre les nombres que nous donnons et ceux qu'on trouve dans des annuaires imprimés à Bruxelles, où l'on a pris les levers et les couchers calculés en *temps vrai*, pour Paris, sans avoir égard aux différences de longitude et sans indiquer l'espèce de temps; d'où résultent des discordances qui, dès le premier mois, vont jusqu'à 20 minutes.

Les horlogers peuvent régler leurs chronomètres à l'observatoire, ou même les déposer dans cet établissement pour y faire vérifier leur marche.

TABLE DES MATIÈRES.

Avertissement i
Figures et abréviations dont on se sert dans le calendrier. 1
Articles principaux du calendrier pour l'an 1834. . . . 2
Eclipses en 1834. 3
Commencement des quatre saisons; entrée du soleil dans les signes du zodiaque. 7
Annuaire 8
Sur la mesure du temps. 32
Positions moyennes des principales étoiles pour 1834, d'après Bessel 41
Table des principaux élémens du système solaire. . . . 43
Positions des principaux observatoires. 45
Hauteurs des principales Montagnes du globe au-dessus du niveau de l'Océan. 48
Passages des Alpes qui conduisent d'Allemagne, de Suisse et de France en Italie. 50
Passages des Pyrénées. . . . . *Ibid.*
Amérique. — Passages ou cols des deux Cordilières. . . *Ibid.*
Hauteurs de quelques lieux habités du globe. 51
— de la limite inférieure des neiges pérpétuelles sous diverses latitudes. 52
— de quelques édifices. . . . . *Ibid.*
Table pour calculer la hauteur des montagnes d'après les observations barométriques. 53
Table I. 54
Table II. 60
Table III 61
Table IV. 63
Type du calcul 64
Position des principales villes de la Belgique, avec leur latitude et leur longitude, etc. 65
Sur les plus grandes marées de chaque année. 67
Table des plus grandes marées de l'année 1834 69
Calcul de l'heure de la pleine mer. 72
Table indiquant l'heure des marées pour le port d'Anvers,

Quant à l'anomalie que vous avez observée à Turin, je ne serais pas éloigné de croire qu'elle tient aussi à la présence du fer magnétique; les montagnes les plus rapprochées de cette ville sont en grande partie composées de serpentines souvent attirant l'aiguille aimantée, parce qu'elles renferment beaucoup de fer oxidulé. Des dépôts considérables de fer oxidulé sont exploités dans les vallées de Brosso, de Viu et de Lanzo au N, NNE et NNO de Turin; les cailloux roulés et les blocs répandus en si grand nombre sur le sol même où est bâtie Turin, et sur la colline de Superga, sont en grande partie composés de serpentine également pénétrée de fer magnétique. Une constitution semblable du sol ne se retrouve plus dans les autres lieux où vous avez observé. Même à Milan, qui paraît bien rapprochée, la nature géologique du sol est toute différente; les montagnes les plus rapprochées dans la chaîne des Alpes sont calcaires, et la nature des cailloux roulés, des sables et des terrains tertiaires des environs de cette ville, est telle que le fer oxidulé ne saurait s'y rencontrer en quantité appréciable.

Voilà, monsieur, quelques observations que m'a suggérées la lecture de vos expériences. Je désire qu'elles puissent avoir quelque intérêt pour vous. Il me semble qu'il doit y en avoir à rechercher l'effet que peuvent avoir certaines particularités géologiques du sol sur l'intensité magnétique, et qu'il y aurait toujours quelque importance dans les expériences qui y sont relatives, à déterminer la nature géologique du lieu où l'on observe.

ASTRONOMIE.

Nous ne sommes guère plus riches en observations astronomiques, que dans tout ce qui concerne la météorologie et le magnétisme. Le peu d'observations qui ont été faites dans ce pays et qui méritent véritablement ce titre, sont dues à des savans étrangers, et c'est encore dans les anciens *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, trop oubliés aujourd'hui, qu'il faut aller les chercher. Nous ne parlerons pas ici de quelques observations d'éclipses ou de météores, qu'on trouve disséminées dans les ouvrages d'anciens écrivains du pays et dont la science ne peut tirer aucun profit, à cause de leur peu d'exactitude. M. Pigott, gentilhomme anglais, paraît être le premier qui ait fait quelques observations régulières, avec de bons instrumens, vers les années 1772 et 1773. Il fit avec l'abbé Needham, une excursion scientifique et s'occupa de déterminer avec un quart de cercle, les latitudes de plusieurs points importans de ce pays, tels qu'Ostende, Tournai, Namur, Luxembourg, Heese près de Hoogstraeten et Louvain. Il fit aussi avec son fils des observations d'éclipses des satellites de Jupiter, pour la détermination des longitudes de plusieurs de ces points.

Les anciens *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, nous ont aussi conservé deux observations d'éclipses de lune, qui ont été faites vers la même époque, par

MM. De Poederlé et l'abbé Mann ; mais ces observations, à en juger par les discordances qu'on trouve entre les résultats pour l'une de ces éclipses qui a été observée en même temps à Bruxelles par les deux mêmes savans, ne méritent que très-peu de confiance.

A une époque plus rapprochée, le général Krayenhoff, a fait, dans les Flandres, différentes opérations géodésiques pour rattacher sa triangulation à celle de la France, et par suite, il a déterminé plusieurs points importans des provinces des deux Flandres et d'Anvers. Nous devons vivement regretter que ce travail n'ait pas été continué pour tout le royaume, et que nos provinces laissent encore une déplorable lacune dans la grande triangulation qui s'étend presque sur toute l'Europe civilisée. (1)

Au milieu de tant de lacunes que la science présentait chez nous, on peut dire même dans cette nullité presque absolue d'observations recueillies avec soin, il était facile d'apprécier l'utilité dont aurait été un observatoire. Cette réflexion si naturelle avait frappé les savans les plus éclairés de notre pays, de même que les étrangers qui attachaient quelque prix aux sciences d'observation : Lalande a même exprimé à cet égard son opinion d'une manière assez peu avantageuse pour ceux qui gouvernaient alors (2). Voici comment s'ex-

(1) Les travaux du colonel Van Gorcum et ceux du génie n'ont malheureusement jamais été publiés.

(2) *Histoire des mathématiques de Montucla*, tome IV.

primait M. Pigott lui-même dans l'*avant-propos* de ses observations imprimées dans le tome Ier des anciens *Mémoires de l'Académie de Bruxelles* : « ..... Tandis qu'en Allemagne, en France, en Angleterre, on multipliait les observations astronomiques, elles avaient été absolument négligées dans les Pays-Bas, où jusqu'à présent il ne s'est pas élevé un seul observatoire. Par une suite de ce qu'on vient de dire, on ne doit pas être étonné de trouver peu d'accord entre les géographes qui ont construit des cartes des Pays-Bas autrichiens : nécessairement incertains sur les vraies positions des lieux, ils ont été obligés de prendre pour guides les géographes qui les avaient précédés ; ou bien ils ont tâché de corriger les erreurs de leurs devanciers, par des conjectures souvent plus erronées encore. Un coup d'œil jeté sur différentes cartes modernes et estimées suffira pour justifier ce qu'on vient de dire, et en les comparant on verra, avec surprise, qu'il y a telle ville déplacée de 5, de 10, de 15 lieues et même davantage de sa véritable situation : il serait aussi inutile que désagréable d'entrer dans un plus grand détail à cet égard. »

L'Académie de Bruxelles, dans sa réponse à la société de Manheim qui lui demandait de concourir à ses observations météorologiques, exprimait en 1781, les mêmes regrets que M. Pigott.... *attamen haud silendum arbitramur, nos in præsenti rerum statu quodammodo vereri, ut cujuscunque generis observationes a nobis fieri possint; deest enim hucusque locus ad observandum aptus, spe-*

culatoria turris, undè motus siderum investigaretur, deest et multa supellex ad res meteorologicas requisita... » Ephemerides *Soc. météor. Palatinœ*, *ann.* 1781. De sorte que l'Académie était réduite à protester de son amour pour la science et de son désir de concourir avec d'autres corps savans à un système d'observations combinées, sans espérer toutefois d'y réussir, faute d'un local et d'instrumens convenables.

L'étude de l'histoire des sciences dans notre pays, m'avait vivement fait apprécier l'importance de cette lacune, et le besoin d'avoir un centre stable d'observations; aussi je ne balançai pas à proposer au gouvernement précédent l'érection d'un Observatoire à Bruxelles, bien résolu à lutter contre tous les obstacles que je pourrais rencontrer. Ces obstacles ont été plus nombreux que je ne l'avais cru d'abord, et ils ont été de telle nature que depuis dix ans environ que les projets ont été présentés, l'Observatoire n'est point encore en état de répondre à sa destination : *Tantœ molis erat.* La lettre suivante, qui parut en 1831, renferme un exposé de ce qui a été fait jusqu'en 1830 et des travaux qui restaient encore à faire à cette époque.

LETTRE à M. le Bourgmestre de la ville de Bruxelles, sur la construction de l'Observatoire.

MONSIEUR,

Pendant la vive commotion qui a renouvelé la face politique de ce pays, et pendant que votre attention était entièrement appliquée à réparer les maux qu'avait

éprouvés la ville de Bruxelles par une secousse aussi violente, il ne vous a guère été possible de vous occuper de ce qui concerne les sciences et les beaux-arts. L'astronomie surtout, cette science si peu connue, quoique chacun ait des prétentions à la connaître, l'astronomie a dû se tenir à l'écart. Cependant, lorsqu'on a pu craindre qu'on ne sacrifiât aux intérêts matériels du moment l'avenir de notre observatoire, vous avez défendu généreusement cet établissement scientifique, et vous avez très-bien montré que, même en l'ajournant, on compromettait son existence.

Du reste, l'opposition qui s'est manifestée chez quelques représentans, semblait provenir bien moins d'une disposition défavorable à la science, que du peu de renseignemens qu'on avait en général sur tout ce qui se rattache aux travaux de l'observatoire et aux contrats passés par le Gouvernement précédent. C'est dans la vue de réunir ces renseignemens, que j'ai écrit la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser.

J'ai sollicité, je l'avoue, de tout mes moyens l'érection d'un observatoire; je crois même pouvoir assurer que le succès que j'ai obtenu, n'a été dû qu'à mes prières et à mes vives instances. Si j'ai pu me tromper, je me charge volontiers de toute la responsabilité; la nation jugera si je l'ai engagée dans une folle dépense et si j'ai voulu quelque chose qui fût indigne d'elle. Notre observatoire tel qu'il est, appartient dès à présent à l'histoire de la science dans notre patrie, de même que les discussions auxquelles il a donné naissance.

Lorsque le célèbre *Lalande*, à la fin du siècle dernier, parcourait les différens pays de l'Europe pour en visiter les observatoires, et qu'il consignait le résultat de ses observations dans le 4e volume de l'*Histoire des Mathématiques* (1), voici comment il résuma en peu de mots tout ce qui avait été fait chez nous dans l'intérêt de l'astronomie. « Dans les Pays-Bas autrichiens, actuel-» lement français, l'astronomie ne paraît pas avoir été » cultivée; le seul observateur de ce pays est un gentil-» homme *anglais*, M. *Pigott*, qui, après avoir passé à » Caen plusieurs années occupé de l'observation, et en » ayant fait de fort curieuses sur les étoiles changean-» tes, s'était fixé, en 1772 et 1773, dans les Pays-Bas, » pour y coopérer à un grand travail désiré par le » gouvernement, qui consistait à rectifier la carte du « pays, ce *qu'il a fait gratuitement et même à ses frais.* » Une foule d'observations intéressantes, pendant ce » séjour, tant par M. *Pigott* que par son fils, dans toutes » les parties des Pays-Bas, en ont été le fruit. On les » lit dans le premier volume des *Mémoires de l'Aca-» démie de Bruxelles.* Mais MM. *Pigott* sont retirés » aujourd'hui en Angleterre ! »

Certes, il vaudrait mieux ne point avoir place dans l'histoire des sciences que d'en occuper une semblable; et il n'est point de Belge aimant véritablement son pays, qui ne se sentît humilié à la lecture des lignes qui précèdent.

(1) *Histoire des Mathématiques de* MONTUCLA, tome IV, page 353, in-4°, 1802.

Tel était cependant encore l'état des choses en 1833, lorsque, pour la première fois, fut présentée l'idée de construire un observatoire en Belgique. Nous avions, il est vrai, trois universités richement dotées et plusieurs autres beaux établissemens destinés à *propager* les sciences, mais nous n'en avions point encore qui fût spécialement destiné à les *développer* et à les *agrandir*. Les motifs que je présentai à l'appui de ma demande furent d'autant mieux appréciés, qu'ils étaient fondés sur des considérations d'équité, et qu'il devenait juste de nous accorder au moins un établissement astronomique, pendant que les provinces du Nord en comptaient plusieurs depuis long-temps.

D'ailleurs l'observatoire ne devait pas seulement être utile comme monument astronomique, il était destiné encore à présenter un puissant secours à la physique expérimentale dans ses recherches les plus délicates, surtout dans celles qui emploient le temps comme élément, de même qu'à la géographie, à la météorologie, à la navigation, aux sciences mathématiques, aux arts de précision, et en particulier à l'horlogerie si négligée parmi nous; il devait présenter aussi les moyens d'effectuer la triangulation du pays, opération si désirable, puisqu'elle laisse encore une fâcheuse lacune dans le grand réseau de triangles qui unit actuellement tout le nord de l'Europe, et s'étend jusqu'en Sibérie; et que, de plus, elle devenait naturellement une base fixe à laquelle venaient se rattacher tous les travaux du cadastre. Placé près du siége du Gouvernement, l'observatoire semblait